

Maurice-Edgar Coindreau

MÉMOIRES D'UN TRADUCTEUR
ENTRETIENS AVEC CHRISTIAN GIUDICELLI
Paris, Gallimard, 1974, 139 p.

Recettes de cuisine
[p.131-139]



Maurice-Edgar Coindreau

CHRISTIAN GIUDICELLI : Bien que je sache que, généralement, les cuisiniers n'aiment pas qu'on leur demande leurs recettes, je suis sûr que vous ne m'en voudrez pas si je vous demande les vôtres. Je n'ai pas été sans remarquer, au cours de nos entretiens, la variété des ouvrages que vous avez traduits et j'aimerais savoir comment vous concevez le rôle du traducteur. Quels sont les principes sur lesquels vous vous appuyez lorsque vous travaillez ?

MAURICE-EDGAR COINDREAU : C'est tout un livre que vous me demandez là. Je me contenterais de vous indiquer l'essentiel. En premier lieu, un traducteur est un homme qui n'a aucun droit, il n'a que des devoirs. Il doit témoigner à son auteur une fidélité de caniche, mais un caniche étrange qui se conduirait comme un singe. C'est Mauriac, si je ne m'abuse, qui a écrit : «Le romancier est le signe de Dieu.» Eh bien, le traducteur est le singe du romancier. Il doit faire les mêmes grimaces, que cela lui plaise ou non. Et c'est grâce à l'enseignement que j'ai reçu au temps où j'étais lycéen que j'ai acquis ce que vous pourriez prendre pour un don et qui n'est qu'un entraînement. Les exercices que je préférais lorsque j'étais sur les bancs de l'école étaient les explications de texte. Nous en faisons beaucoup, vers, prose, tout cela nos professeurs le décortiquaient devant nous et je trouvais ces dissections fascinantes. Je n'ai jamais pu additionner sans compter sur mes doigts et, si la table de multiplication finit par m'entrer dans la tête, elle n'y resta pas longtemps. Mais la

valeur des mots, la cadence des phrases, la couleur d'un style ont, Dieu merci, résisté à l'outrage des ans. Cependant, malgré une longue pratique, ne croyez pas que je puisse traduire n'importe quoi n'importe quand. En parcourant la liste de mes traductions, j'ai fait de curieuses constations : mes débuts furent poétiques — la belle prose rythmée et harmonieuse de Valle Inclán — puis, peu à peu, je me suis encanaillé avec les gaillardises que m'offrait un Erskine Cadwell par exemple, ensuite vinrent les travaux de haute virtuosité — je pense à Faulkner — et, dans ces dernières années, je constate que j'ai tendance à revenir à mes amours anciennes : je me suis réfugié dans *La Maison d'haleine* de Goyen, j'ai reproduit avec plaisir *Les Noms et visages de héros* de Price — et, si j'ai tant aimé traduire Flannery O'Connor, c'est parce qu'elle m'obligeait à jouer sur tous les claviers à la fois en évitant autant que possible de faire des fausses notes... Prenez la question des titres, c'est là où on risque le plus de plaquer des accords discordants. J'ai toujours beaucoup travaillé mes titres sans avoir jamais eu l'espoir d'égaliser Frédéric Delebecque qui, dans un éclair de génie, à su donner à *Wuthering Heights* d'Emily Brontë le titre magnifique *Les Hauts de Hurlevent*. Je n'ai pas lu cette traduction, mais peu m'importe, contiendrait-elle des faux et des contresens, je n'en décernerais pas moins à F. Delebecque la couronne de prince des traducteurs.

C.G. : Et vous-même, comment les trouvez-vous vos titres, spontanément ou après mûre réflexion?

M.-E. C. : Spontanément parfois, mais le plus souvent en consultant ma mémoire et sans m'inquiéter outre mesure au début. Je laisse faire le temps et, alors que j'établis mon texte, mon subconscient m'envoie de petits messages : que je suis allé au collège, que j'y étudiais très bien, que, par suite, j'avais emmagasiné un tas de choses. La difficulté des titres n'est au fond qu'une affaire de vocabulaire et de culture. Ainsi, quand je décidai de collaborer à la traduction du roman de Faulkner *The Reivers*, je fus longtemps arrêté par ce titre. Je savais que le mot *reiver*, mot assez rare et d'origine écossaise je crois, servait à désigner des voleurs de chevaux. Or je ne connaissais aucun équivalent français pour désigner ce genre de voleurs. Je ne m'en suis pas inquiété, me sachant en bons termes avec la Providence. Un jour, feuilletant par hasard une anthologie de nos poètes du XVI^e

siècle — qui, pour moi, est le Grand Siècle —, je suis tombé sur l'épître de Marot *Au Roi pour avoir été dérobé*. Son valet lui ayant chipé son cheval, Marot le qualifie soit de larron, soit de larronneau. Le problème était résolu : les voleurs de chevaux de Faulkner devinrent *Les Larrons*. Mais il n'y a pas que les substantifs qui puissent créer des ennuis, il y a aussi les articles, les adverbes, les prépositions. Quand je publiai *Tabacco Road* transformé en *Route au Tabac*, une âme en peine m'écrivit pour me demander pourquoi je n'avais pas mis «*La Route du Tabac*». Vous avouerez qu'il y a des gens qui ont du temps à perdre. Moi, qui n'en ai pas, je ne lui ai pas répondu, mais j'ai interrogé mon subconscient, et mon subconscient m'a fait remarquer que George Sand avait écrit *La Mare au Diable*, Marcel Aymé *La Table-aux-Crevés*, *Le puits aux images*, et que mon relieur habitait rue du Pré-aux-Clercs.

C.G. : Je vois que vous êtes très attentif à ce qu'on vous dit.

M.-E.C. : Oui, mes oreilles sont de bonnes conseillères et fort instruites car, au cours d'une longue vie, elles en ont entendu de toutes les couleurs. Quand elles viennent à mon secours, c'est le plus souvent pour m'aider à résoudre des points où les grammairiens ne peuvent que s'effacer devant l'harmonie ou les usages : ainsi *God's Little Acre* est devenu sous ma plume *Le petit arpent du bon Dieu*. Pourquoi ai-je ajouté *bon*? D'abord parce que «Le petit Arpent de Dieu» sonnait mal, on aurait dit un juron : Arpent de Dieu! — un juron canadien. Mais il y avait aussi Ty Ty, le vieux paysan paillard et papelard qui a toujours l'air de tomber de la lune. Or, lui, s'il eût été français, aurait certainement dit : «Le bon dieu», comme lorsque j'étais enfant on me disait : «Si tu n'es pas sage, le bon Dieu te punira.» Et les coccinelles, ne s'appellent-elles pas des bêtes à bon Dieu? Voulez-vous d'autres exemples? *La proie des flammes* pour traduire *Set this House on Fire*. Si le traducteur avait appris le français dans *La Méthode à Mimile*, il aurait écrit tout naturellement : *Fous le feu à la baraque*. C'eût été un joli titre pour la Série Noire. Mais *Set this House on Fire* est tiré d'un sermon de Johnn Donne et le reproduire en style Alphonse Boudard aurait été déplacé. J'ai donc traduit littéralement le passage du Doyen de Saint-Paul et cela m'a donné *La proie des flammes*. Parfois la difficulté d'un titre est de nature musicale : il faut qu'un titre sonne

bien. Strictement *Wise Blood* de Flannery O'Connor aurait été «Sage sang», ou «sang sage» ce qui n'eût guère été meilleur. Comme il est question dans le livre d'un personnage dont le sang était aussi sage que celui de son papa, j'ai pensé que, pour excuser une fille qui prend des libertés avec la morale, les âmes charitables diraient : «Que voulez-vous, la pauvre petite, ce n'est pas entièrement de sa faute; sa mère faisait le trottoir, son père était maquereau, elle a le vice dans le sang.» Alors j'ai traduit *Wise blood* par *La sagesse dans le sang*. On trébuche aussi parfois sur les jurons. Vous n'ignorez pas qu'il y en a toute une variété : sacrilèges, scatologiques, érotiques. Il faut rester dans le domaine de l'original et ne pas faire intervenir les généraux de l'Empire là où il n'est question que de puissances célestes. On doit également de méfier des traductions littérales et ne pas traduire *Sweet Jesus* par *Doux Jésus*, ce qui transformerait en bonne sœur française un charretier américain mal embouché. Il n'est pas recommandé non plus de forger des néologismes ou d'associer à l'aveuglette des termes gaillards dans l'espoir d'obtenir un juron. Inventer ces modes d'expressions spontanés par nature ne saurait être à la portée de tout le monde : n'est pas Rabelais qui veut. Autre impératif : un traducteur doit connaître ses limitations et ne pas s'attaquer à des ouvrages que lui-même n'aurait pas pu — ou, plus exactement, n'aurait pas aimé — écrire. Traduire est un acte d'amoureuse collaboration. Le traducteur et son auteur doivent interpréter sans cesse la fable de l'Aveugle et du Paralytique : je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. Cette chance m'a été donnée quand je traduisais les œuvres de Juan Goytisolo. Je pense notamment à son beau roman *Pièces d'identité* dont la version française est autant la sienne que la mienne. Et j'ose dire que c'est du beau travail. J'y ai appris une quantité de choses et lui-même en a appris quelques-unes, et surtout on s'est bien amusés.

C.G. : En somme, vous seriez enclin à trouver entre le traducteur et le peintre beaucoup de traits communs. Le peintre, à moins qu'il ne soit officiel, ne reproduit pas sa toile que des sujets qui l'attirent soit par leur beauté soit par leur laideur.

M.-E. C. : C'est exact. Peu importe que le modèle soit une Vénus ou une tête de Gorgone, la seule condition requise est que l'artiste sache manier ses couleurs et son pinceau. Il n'est pas défendu d'avoir des préférences, loin de là, comme Rosa Bonheur qui aime

MÉMOIRES D'UN TRADUCTEUR

mieux peindre de beaux animaux que la sale gueule de ses contemporains. Moi-même, je n'ai jamais fait autre chose. J'ai traduit des auteurs variés aussi longtemps que mon appétit fut assez vorace pour me permettre d'y trouver du plaisir. Puis je suis devenu conscient que certaines nourritures m'étaient plus agréables à déguster que d'autres. Alors j'ai laissé tomber les Hemingway, les Steinbeck, les Caldwell et me suis consacré uniquement à quelques jeunes Espagnols et à de non moins jeunes Américains des États du Sud avec lesquels je me trouvais bien plus d'affinités. Et comme je sentais sur moi le regard approbateur de mes trois Grands : William Faulkner, William Goyen, Flannery O'Connor, je savais que j'étais dans le droit chemin et que je n'avais plus qu'à me laisser aller.

C.G. : Ce que vous continuerez à faire...

M.-E. C. : Ce que bientôt ne fera plus personne. Car je vois poindre à l'horizon le jour où toutes les traductions seront faites pas ordinateur. Alors, Christian, c'est avec une machine qu'il faudra vous entretenir et, si je suis encore de ce monde, j'espère bien que vous m'inviterez à assister à ces premiers dialogues. Ils ne sauraient manquer d'être aussi instructifs que stimulants.
